

*« Voici déjà l'heure de nous en aller,  
moi pour mourir, vous pour vivre... »  
Apologie de Socrate, Platon*

## PROLOGUE

### Son dernier été

**E**n cette fin de matinée, dans sa chambre d'hôpital, Évelyne sait que son temps de vie arrive en bout de course, que son droit à profiter de l'existence lui sera bientôt définitivement confisqué par une main anonyme, sans charité. Irrémédiablement s'approche d'elle la lisière séparant la vie et la mort. La bascule sur le versant de l'autre monde, celui de l'infini, de l'effrayant néant, est enclenchée, sans espoir, même infime, de stopper le programme biologique propre à chaque individu.

Elle le sait depuis qu'elle a demandé la transparence et la vérité – en l'occurrence cruelle à entendre – au cancérologue du centre Léon Bérard de Lyon où elle est hospitalisée pour une énième fois. Un éminent spécialiste qui la suit médicalement depuis trois années de souffrances, d'espérance et de rechutes après ce cancer du sein – si terrifiant et pourtant horriblement qualifié de banal –, qui se déclara deux mois après la mort de son époux ; un mal en rémission, puis réactivé par la main de la fatalité.

« Docteur, j'ai conscience que mon état s'affaiblit, que le traitement perd de son efficacité, j'ai besoin de savoir, en toute franchise, quelle est mon espérance de vie. »

Sans fausse compassion, avec sa précision de chirurgien, son regard clair et limpide d'homme de science fixa le sien. Sans une ombre d'incertitude, il prononça ces quelques mots avec une froide évidence :

« Dans trois ou quatre mois maximum, vous serez partie. Je suis désolé, mais le mal progresse inexorablement et le protocole médical établi touche à sa fin. À la fin de cette semaine, vous rentrerez chez vous avec un traitement à domicile. Par la suite, si vous le désirez, nous pourrions envisager une hospitalisation dans un établissement de soins palliatifs. »

Elle s'était moralement préparée à ce diagnostic fatal, à cette éventualité de recevoir en pleine face ces mots brutaux, pourtant, dès qu'ils sortirent de la bouche de l'éminent toubib, elle les reçut comme une punition injuste, comme des coups de fouet cinglants. Ils figèrent la circulation de son sang. Elle aurait voulu lui répondre avec dérision, un peu d'humour et de poésie :

« Docteur, je vous en supplie, faites un effort ! J'aime tant l'automne, c'est ma saison préférée. Le spectacle de la nature qui, aux premières fraîcheurs, s'habille de pudeur, entre en hibernation dans un apaisant décor de mélancolie pour se reposer me ravit. Je vous en prie, repoussez l'échéance en fin d'année ! C'est le mois du bilan et le mois idéal pour tout quitter, et en plus, je n'aime pas les fêtes païennes de cette période ni son ciel qui s'obscurcit d'ecchymoses blanchâtres, puis noirâtres ; cela serait un marrant pied de nez au père Noël. »

Mais dans cette chambre, l'humour est chloroformé, la poésie a l'odeur poussiéreuse des vieux grimoires, le rire n'est pas de mise, et quand il s'exprime, ce n'est qu'une fade

contrefaçon. De sa bouche, aucune parole ne sortit, les mots restèrent figés au fond de sa gorge. Tout ce qui l'entourait prenait comme par envoûtement une apparence surréaliste. À l'intention du docteur, de ses yeux marron très clair couleur du début de l'automne, qui s'embruèrent peu à peu, un long clignement qui voulait dire : « Dommage, mais merci quand même. » Il posa quelques secondes sa main chaude sur la sienne froide et amaigrie. Le visage crispé, avec quelques mouvements de tête, il lui rendit son clignement des yeux, comme pour lui prouver que la partie affective existait aussi. Il quitta la chambre, suivi de la jeune infirmière qui l'accompagnait. Pudiquement, celle-ci lui sourit. Du haut de son épine dorsale jusqu'au bas de son corps, elle ressentit un horrible frisson, comme si un fluide glacial lui était injecté et prenait méthodiquement possession de ses organes et de ses membres.

*Est-ce déjà, en préambule, pour anesthésier les souffrances de la mort ou pour éviter tout contretemps au départ programmé et être prête quand sonnera le grand départ, un avant-goût de ce qui m'attend ?* se demanda-t-elle avec une morbide ironie.

Depuis qu'elle savait qu'elle allait mourir bientôt, sa sensibilité aux simples choses de la vie était devenue plus intense. Aussi, sans cette perfusion dans son bras qui l'oblige à l'immobilité, malgré le bruit ambiant de la rue dans laquelle est situé l'établissement hospitalier, elle se serait levée pour ouvrir la fenêtre de la chambre afin d'écouter comme à l'opéra de Lyon – qu'elle aime tant – le concert des oiseaux, avec l'hirondelle perchée dans son arbre qui joue la diva. Elle aimerait tellement en ce début d'après-midi de la fin du mois de juin se chauffer au soleil, lui offrir sa mine blanche, défraîchie et très maigre, jouir de ses faisceaux qui brûleraient sa peur et son angoisse de l'au-delà, sentir la brise qui chasserait l'odeur de la camarade qui vient déjà l'effleurer, qui jour après jour s'incruste en elle,

implorer ce divin soleil de l'été pour qu'il redonne des couleurs à sa vie ainsi qu'aux murs blancs de sa chambre. Elle aimerait simplement profiter de sa dernière belle saison et des moments les plus anodins de l'existence, qui souvent constituent le vrai bonheur : les palpitations de la rue, le frémissement d'une feuille au vent du sud, la senteur humide d'un sous-bois, les cris des enfants qui jouent et profitent de leur insouciance. Elle apprécierait même un flot infernal de voitures dans l'avenue bruyante qui jouxte l'hôpital et la pollution atmosphérique qui l'indispose tant... C'est si peu de chose, la vie !

Depuis la récurrence de son cancer, elle avait la sensation très perturbante que la mort était déjà en elle, bien camouflée, comme une guerrière prête au combat, qu'elle guettait avec méthode son moindre faux pas, qu'elle attendait que son corps usé, drogué de médicaments, manifeste le moment d'extrême faiblesse pour porter l'estocade et préparer la mise à mort, sans remords.

Maintenant qu'Évelyne sait que son organisme est à bout de résistance, que ses sens qu'elle avait dressés en sentinelle s'avouent vaincus, que la médecine n'est plus une alliée, elle prend conscience qu'elle a terriblement peur de cette « dame noire » – certains par pudeur ou par répulsion disent la peur de la Peur – qui chaque instant rôde à l'intérieur de son être, qui la prend en tenaille au hasard d'une lecture, à l'écoute d'un DVD ou d'une émission télé. Cette peur qu'elle refoulait, qu'elle déniait, aujourd'hui s'impose en silence, le jour et la nuit, avec banalité, comme si c'était dans l'ordre naturel des choses. Comme si la fée Clochette, devenue sorcière, avait égaré la clé permettant de remonter la cloche intérieure qui vibre dans chaque humain, marquant le temps et qui donne un sens à la vie. Bientôt – trois mois, c'est si peu de temps –, cette trouille incontrôlable déréglera le métronome, il perdra le la et le rythme de son cœur se gèlera.

*Quelle sera ma dernière pensée avant de mourir ? Drogée à la morphine, plongée dans le coma, mon corps souffrira-t-il encore ? Mon âme avant de quitter l'univers terrestre pèsera-t-elle réellement vingt et un grammes, selon la théorie exposée dans un célèbre film ?* s'interrogea-t-elle.

Alors, dans son lit, immobilisée, elle pense qu'il est dorénavant urgent qu'elle écrive le testament de son existence, afin de libérer son âme d'un secret de jeunesse. C'est son devoir de mère responsable de révéler à ses deux filles une certaine vérité. Dès son retour chez elle, elle consacra ses dernières semaines de vie et les quelques forces qui lui resteront à l'écriture de ses confidences familiales.

Trois jours avant de rentrer dans l'établissement de soins palliatifs, elle passe la soirée dans son appartement à Craponne – bourgade proche de Lyon – avec ses deux filles : Patricia, l'aînée et Lise, la cadette. En conscience, elle sait que c'est sans doute la soirée de l'adieu, avant son entrée dans le long corridor froid, au décor qui se vide, donnant sur une « impasse ». Face à la mort, l'autodérision est sa dernière arme. Il lui semble que c'est dans la moquerie qu'il reste un peu de vie et de poésie, alors, dérisoirement, elle nomme cette impasse « Impasse des dahlias », une belle fleur d'automne, résistante aux fraîcheurs automnales mais succombant aux premières gelées, qu'elle aime. Elle veut que cette fleur l'accompagne sur son cercueil. Avec cran, sans craquer mentalement et sans mélo exagéré sur son état de santé – elle a toujours voulu rester digne, sans se plaindre outrageusement –, elle transmet à ses filles, verbalement, ses exigences quant au déroulement de ses obsèques. Ses cendres iront rejoindre celles de son époux décédé il y a trois ans, dans la sépulture cinéraire existante au cimetière de Lyon La Guillotière. Elle les informe

avec solennité, en concentrant le peu d'énergie que le cancer lui laisse encore, qu'elles trouveront divers documents dans un compartiment sécurisé de la salle des coffres à la banque, dont une longue lettre en forme de récit d'une dizaine de pages qui relate, sans détour, les principaux épisodes de sa vie et qui comporte une importante révélation. Elle veut que la lecture de ce document qui les concerne toutes les deux se fasse en tête à tête, dans l'intimité absolue de leur seule présence. Après le départ de ses filles, très affaiblie par cette soirée mais avec l'immense soulagement dans son cœur de la mission délicate accomplie, elle est surprise de la profonde sérénité avec laquelle elle a parlé de sa propre mort. Elle a affronté le regard brillant de larmes de ses filles sans faillir à sa règle : « résister et ne pas céder à l'émotion. » Elle n'imaginait pas cette force en elle, cette capacité mentale de pouvoir évoquer « sa dernière et définitive escapade solitaire » – comme elle dit avec un humour gris – avec autant de détachement. Bien sûr, Évelyne a toujours aussi peur de cette impitoyable et affreuse « dame noire » qui l'attend sur l'autre versant aride, sans lumière, sans souffle de vent et de vie, sans fleurs, sans aucune végétation, dans une glaciale rigidité.

La nuit, souvent, son esprit développe le même rêve : son être plane au-dessus de la mer, elle aperçoit à l'horizon, en cliché, un jeu blanc de lumières laser qui l'attire et qui déguise la courbure d'un arc-en-ciel en berceau pour l'accueillir. Puis, dans l'aurore solaire qui sort de la nuit, toutes les apparences humaines, animales, minérales ou végétales s'évaporent. Ne subsiste d'elles qu'une longue trace blanche, comme un voile immaculé qui, en légèreté, s'envole dans l'infini. Au lointain, dans l'écho du néant carillonne une cloche. Alors, surgissent de cet univers dématérialisé les mânes de ses ancêtres qui ouvrent leurs bras, sans faux-semblants, pour l'embrasser, et

qui l’emmènent avec eux. Étrangement, ce rêve l’apaise et la rassure. Seraient-ce les médicaments, les drogues qu’on lui administre dorénavant à forte dose qui lui permettent de ne pas ressentir cet intemporel vertige qui saisit l’humain quand il pense à la mort et qui offrent à Évelyne la vision d’une lueur de vie même dans un ciel d’étoiles éteintes ? Elle est passive, comme dans une file, une salle d’attente ou comme à l’église. Elle prend son mal en patience, elle attend et elle guette, non pas la guérison mais la déchéance finale programmée.

La science a évidemment des limites, certes, sans cesse repoussées, et qui deviennent, même en médecine, de plus en plus techniques où l’habileté humaine laisse la place à la machine alliée au processus digital, aussi, ce matin, dans le silence blanc de sa chambre d’un hôpital à proximité de Lyon, les dahlias ont fermé définitivement leur corolle et l’ivresse du vent du sud, pour elle, ne soufflera plus. Au lever du jour, son être a dévissé de la corde du funambule ; sa vie a basculé dans un monde sans bornes, sans contours, sans frontières, qui s’appelle le monde du Rien. En cette fin d’été, sur son dernier chemin, celui du cimetière, de noirâtres cairns balisent le parcours, et dans son étroite impasse imaginaire aux dahlias fanés, sans soleil, sans odeurs ni couleurs, qui conduit au vide, on croit entendre l’écho d’un lugubre tambourin annonçant la fin du spectacle, et distinguer quelques ombres qui pleurent.